

Bulletin d'histoire politique

La « rectitude corporelle » ou l'intégration des contraintes L'exemple du corset, le vêtement qui fait « corps »

Élise Dubuc



Volume 10, numéro 2, hiver 2002

Corps et politique. Le corps et ses fictions : regards croisés :
anthropologie et histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060524ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060524ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubuc, É. (2002). La « rectitude corporelle » ou l'intégration des contraintes :
l'exemple du corset, le vêtement qui fait « corps ». *Bulletin d'histoire politique*,
10(2), 72–83. <https://doi.org/10.7202/1060524ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur,
2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La « rectitude corporelle » ou l'intégration des contraintes

L'exemple du corset, le vêtement qui fait « corps »

ÉLISE DUBUC
Université de Montréal

La nouvelle définition du corps aujourd'hui comprise comme une construction sociale à la fois part de la nature et de la culture, correspondant à une division interne/externe, à la rencontre de l'individu et de son entourage et reflet de cette interaction à double sens — atteste de l'importance des travaux de Marcel Mauss sur les techniques du corps (Boltanski, 1995). Mon étude s'intéresse à l'une de ces techniques, le vêtement (et plus généralement la parure). Cette perspective attire l'attention sur la surface du corps. Ce vecteur du social (Augé, 1983) devient une scène sur laquelle se joue le théâtre (ou le drame) de la socialisation, où le vêtement avec les parures du corps constituent le médium culturel, le plus spécialisé dira Terence Turner (1993, p. 16), dans la formation et la communication de la personne et de son identité sociale. Dans cet article, à l'exemple du corset, j'examine dans la diachronie comment cette technique particulière a été « incorporée » par d'autres techniques du corps, l'alimentation (la diète), l'exercice, la chirurgie plastique, toujours plus profondément dans le corps.

Le corps, part intégrante de l'institution symbolique, est « déterminé » (codé) en ce qu'il met en ordre et en équilibre, en même temps qu'il est « dressé » aux techniques du corps (Richir, 1993). Constituant l'une de ces techniques, le vêtement est aujourd'hui perçu avec la peau dont il est l'enveloppe à la fois comme une barrière de protection et un pont, permettant une communication bidirectionnelle entre la société et l'individu. On peut considérer la forme, les matières et la couleur qu'un vêtement adopte comme l'expression de cette relation. Si l'on a pour un temps associé le vêtement au langage et tenté une analyse basée sur une stricte relation à la linguistique, l'étude sémiologique du vêtement intègre aujourd'hui de plus vastes perspectives.

L'aspect du vêtement dont je traiterai ici concerne l'expérience qu'il procure au corps et, par là, à l'être tout entier, car le vêtement ne tient pas uniquement à l'ordre du « paraître ». Tout aussi important que le signal visuel qu'il projette, le vêtement imprègne les sens. Il « agit » sur le corps. En surface, le vêtement protège le corps. La chaleur qu'il conserve irradie vers l'intérieur. Par le mouvement, il frôle constamment la peau entretenue ainsi dans un auto-érotisme perpétuel. Lorsqu'il enserre le corps au plus près, le vêtement devient conscience. Il est aussi une contrainte qui brime le mouvement, influence la démarche, dicte l'allure, le maintien et la posture. Car le corps est aussi le lieu de l'imposition d'un « dressage » du socioculturel sur le psychosomatique. Fait à souligner, les relations qui lient le travail du corps sur le vêtement et, inversement, le travail du vêtement sur le corps obéissent à des mécanismes qui sont loin d'être aléatoires. En Occident, la direction est toute indiquée, car ce « dressage » est un réel « redressement » qui associe des critères physiques à des qualités morales. Dans son étude historique de ce travail de dressage dont le corps a été investi, George Vigarello s'interroge :

Le corps, dont le redressement s'obtenait, il y a trois siècles, par de véritables techniques de manipulations physiques ou de pressions spectaculaires, est de plus en plus soumis à des normes « mieux » intériorisées et affinées. Mais dans un tel processus la subtilité n'est pas toujours sans se mêler à quelques perversités, l'accroissement d'émancipation à un accroissement de contrainte, fût-elle plus indirecte. Les techniques bruyamment libératrices d'aujourd'hui et dénonciatrices des « rigidités redresseuses » les plus variées, ne sont-elles pas à leur tour bien loin, pour le moins, d'être dénuées de toute ambiguïté ? (Vigarello, 1978, quatrième de couverture).

La réflexion menée dans cet article vise à montrer comment la contrainte sur le corps s'est d'abord exprimée par des artifices extérieurs pour être lentement intégrée jusqu'au plus profond de l'être. J'utiliserai pour les besoins de l'exercice l'exemple du corset. C'est un des vêtements les plus contraignants qui soient, il amplifie ainsi les effets qui sont d'autant mieux observables. Objet fétiche, il représente la quintessence du corps remodelé, résultat qui s'obtient aujourd'hui par des techniques intériorisées. La société contemporaine de consommation propose un corps idéal dont la norme est la minceur, une minceur obsessionnelle qui aliène et dont l'anorexie en représente aujourd'hui la quintessence (Turner, Bryan, 1984; Vice, 1996; Pandolfi, n.d.). Schwartz n'hésite pas à associer cette obsession occidentale de la minceur à la schizophrénie. Écartelé par les trois corps qui l'habitent — un corps présent, toujours trop gras ou trop vieux; un corps nostalgique passé, mince et libre; un corps futur, modelé et rehaussé technologiquement — comme l'auteur les décrit, l'individu ressent toujours un inconfort, ce qui le pousse à

constantes transformations qui peuvent être réalisées par des exercices physiques, par la chirurgie plastique ou par différents types de diètes. Le conflit intense que crée la cohabitation de ces trois corps en un même individu peut amener des détresses psychiques graves dont les manifestations sont liées aux désordres de l'alimentation, telles l'anorexie et la boulimie (Schwartz 1989).

CORSET AU «CORPS»

Plusieurs auteurs associent l'anorexie du XX^e siècle au corset qui contraignait le corps des femmes (Kunzel, 1982 ; Chernin, 1984 ; Glassner, 1988 ; Bordo, 1990). Pour les besoins de la démonstration, j'utiliserai également cette comparaison. Mais avant de ce faire, il est important d'apporter quelques précisions. Cette comparaison frappe les esprits, elle fait « image ». L'aspect négatif de l'un renforçant l'horreur de l'autre. Les excès de l'époque victorienne restent en notre souvenir par une iconographie qui les rappellent sans cesse. De même, par un phénomène récurrent de la mode (la citation historique), le corset anciennement considéré comme un dessous est aujourd'hui porté, au-dessus, bien en vue dans quelques soirées mondaines. Rien de comparable cependant à la longue accoutumance de toute une vie et le modelage du corps, des os et des organes pendant la croissance qui débutait par l'emballage pour les enfants naissants, suivi du port de vêtements qui enserraient le corps de plus en plus fermement et solidement, jusqu'à l'âge adulte. Dans une explication souvent simpliste, la minceur malade des jeunes adolescentes du XX^e siècle trouverait ainsi une certaine parenté avec la minceur de la taille que le XIX^e siècle imposait aux femmes. Il ne faut cependant pas pousser l'analogie trop loin. Car si l'on peut soutenir les ressemblances dans la constriction, l'expression formelle de chacun y est en opposition. Si le corset du XIX^e siècle amincissait la taille — on répète à satiété le cas d'une courtisane parisienne dont l'amant pouvait réunir les doigts de ses mains en lui enserrant la taille — c'était dans le but express de faire paraître avec plus de rondeurs la poitrine et le bassin. À cet exemple, on peut mesurer toute la différence entre les deux manœuvres, l'anorexie consistant justement à ne pas avoir de « formes ».

Avec un plus grand souci d'exactitude, on comparera plutôt l'anorexie aux effets recherchés par le corset des années folles. Pour créer la forme tubulaire appréciée dans les années 1920, une large bande de tissu était enroulée plusieurs fois, haut sur le torse, afin d'écraser les seins et leur donner l'aspect le plus plat possible. De même, l'histoire de cette pièce de vêtement si particulière, parce que si proche du corps, fournit d'autres éléments qu'il serait plus judicieux d'évoquer. Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que le terme a

pris l'acception qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Fort à propos pour le sujet qui nous occupe, il est bon de se rappeler les noms de « corps » en français, et celui de « body » (« pair of bodies ») ou encore celui de « stays » en anglais, qu'on lui donnait au XVIII^e siècle alors qu'il était raidi par des fanons de baleines. À travers ce « corps » appliqué, les canons de l'époque faisaient adopter au corps charnel une forme légèrement conique (renversée) qui est allé en s'évasant au cours du XVIII^e siècle. Le « corps baleiné » modulant le corps des femmes, telle une sculpture, selon les canons changeants de la beauté à travers les âges. Au XIX^e siècle, il galbera la poitrine, le ventre et les hanches, pour former une silhouette en « S ». Au passage, notons que la réduction métonymique n'est pas in-signifiante, la surface de définition étymologique du « corps » vêtement s'intéressant tour à tour, mais uniquement, à la taille et au bassin, autrement dit au ventre et par là aux organes de reproduction et autres organes vitaux, aux seins et au sexe des femmes.

LE «CORPS» INCARNÉ

Bryan Turner associe l'anorexie à l'hystérie du XIX^e siècle et à une dépression du XX^e siècle. Pour cet auteur, les maladies expriment la limitation structurelle dans laquelle sont maintenues les femmes, particulièrement dans la classe moyenne, à qui on demande de réussir et de performer dans le domaine public en même temps que de rester confinées dans cette limitation. Ainsi, l'anorexie ne peut s'expliquer dans la seule sphère du privé, ses ramifications sont inscrites dans l'ensemble de la structure de la société industrielle.

Contrôler le corps des femmes, c'est contrôler leurs personnalités et cela représente un acte d'autorité sur le corps afin de servir les intérêts de l'ordre public, ordre organisé autour des valeurs masculines qui définissent ce qui est rationnel. Plusieurs arguments nous poussent à examiner l'anorexie dans un contexte plus général des contraintes imposées aux corps des femmes » (traduction de l'auteure) (Turner, Bryan, 1984, p. 197).

Bryan Turner fait le choix d'un vêtement, le corset, pour révéler une situation. Si l'époque de comparaison qu'il privilégie est trop restrictive — je l'ai mentionné précédemment, l'intégration des contraintes par le corset est un phénomène dont la source est antérieure à l'invention de la photographie — je retiendrai les propos de cet auteur qui ont l'avantage de considérer le problème dans un ensemble. Pour Bryan Turner, tout comme l'anorexie, le corset ne peut être perçu comme un problème isolé représentant la société moderne. Ainsi, corset et anorexie se ressemblent dans le sens où tous deux sont les concrétisations d'un ensemble très complexe de troubles féminins. Ils doivent être compris dans un contexte de transformation plus large : celui de la société occidentale. La conformité aux canons de la

beauté idéale n'agit pas uniquement sur l'apparence strictement plastique du corps, elle interfère aussi sur son mouvement et sa mobilité ; ainsi, on a souvent associé corsets, souliers à talons hauts, jupes courtes ou étroites, etc. (Horn, 1968 ; Dostie, 1988). Comme le souligne Bryan Turner, le contrôle du corps des femmes par les hommes a été historiquement le noeud du contrôle social par le savoir et l'autorité. Parce que les femmes produisent les hommes, les hommes contrôlent les femmes. Le moyen développé dans plusieurs institutions paternalistes pour y arriver est le déni du désir (Turner, B, 1984, p. 187). Bryan Turner fait valoir que le corset du XIX^e siècle, avec ses fonctions contradictoires, conforme les femmes à une double norme : la première, celle de les rendre conformes à la norme masculine de la classe moyenne, par un processus d'assujettissement à une respectabilité et à des canons de beauté imposés, et la seconde, celle de restreindre leur sexualité et de nier leur désir. Au XX^e siècle, le symbolisme contradictoire du corset a été intégré dans le corps des femmes. D'un élément contraignant qui était à l'origine extérieur, l'application obligatoire à l'obsession nouvelle de la minceur deviendra contrainte intérieure par la diète, l'exercice et la chirurgie esthétique. La notion de minceur, acceptée parce que socialisée, fait de l'obtention d'un corps mince une condition nécessaire pour réussir, autant sur le marché du mariage que sur celui du travail. La commercialisation des techniques de présentation du corps a permis (ou provoqué) l'émergence du corps comme objet de consommation. Si les femmes peuvent désormais apprécier une pseudo-libération de la famille, elles sont toutefois, ainsi que le souligne Turner, complètement subordonnées à la nouvelle culture du consumérisme (Turner, Bryan, 1984, p.197-200).

En un élargissement de la perspective historique, Vigarello fait remonter la généalogie de l'intégration des transformations aux corsets redresseurs du XVII^e siècle. Pour cet auteur, le grand trajet d'intériorisation, dont les ambitions et les ambiguïtés du « dévoilement » furent toujours destinées à « atteindre » l'inconscient des postures, n'a jamais été aussi accentué qu'aujourd'hui. L'ensemble de la démarche « redresseuse », comme la nomme Vigarello, se traduit en une réelle « rectitude corporelle ». Le corps, devenu un lieu remarquable où s'inscrivent les prescriptions des autorités et les stigmates des contraintes, est aujourd'hui un lieu d'effacement. Le corps, toujours en décalage dans les apparences et les esthétiques, arrive aujourd'hui aux confins de son long trajet d'intériorisation où s'inscrit l'incontournable alliance des contraintes et des libertés (Vigarello, 1978, p. 337-378).

UN MONDE QUI CHANGE, UN CORPS QUI CHANGE

L'augmentation de la population de la planète, la facilitation du transport et la multiplication des rencontres de personnes qui n'ont aucune

connaissance préalable réciproque sont la cause de l'importance accrue de l'apparence dans les sociétés modernes (Guthrie, 1976). Dans le même ordre d'idées, mais de façon plus précise, Featherstone remarque que le phénomène de l'obsession de la minceur coïncide avec le vieillissement de la population. Liant les deux dans une relation de cause à effet, il montre comment la nouvelle notion de santé s'est bâtie autour de stratégies corporelles destinées à ralentir le processus d'altération du corps, ou du moins de donner l'illusion de sa maîtrise technique. Pour Featherstone, toutes les pratiques de diète, exercice (« sexercise » ou « exersex »), maquillage et autres trafics sont liées à un principe démographique : la longévité augmentée dans les sociétés capitalistes. Citant Zeldin en son affirmation que le xx^e siècle fut celui du triomphe de la femme mince sur la femme forte (« big »), il affirme qu'au cours de la seconde moitié du xx^e, cet idéal a été clairement établi pour les hommes.

Ainsi, avec la minceur devenue un impératif, tous les produits de consommation concevables se sont découvert des propriétés amincissantes. Le jus de pamplemousse, la discothèque, le plancton et le sexe sont marqués de la même conviction. Ce qui caractérise la société de consommation, c'est que tout doit être bon pour quelque chose. Le jogging réduit les risques de maladies cardiovasculaires, on le dit bon pour guérir l'impuissance, augmenter la confiance, le bien-être psychologique, il met la personne « en contrôle » de son corps, redresse la stature, aplanit l'estomac et brûle l'« excès » de poids. Dans une société où le temps est compté, l'ensemble des activités de loisir sera l'objet d'un calcul très précis. Pour l'auteur, dans le contexte de la lutte au vieillissement, la culture de consommation n'exacerbe pas seulement l'importance de l'apparence, mais aussi, et sinon plus, celui de l'entretien du corps. La métaphore du corps et de la machine est inscrite dans les mots mêmes (*body maintenance*); comme une voiture, le corps doit nous servir (Featherstone, 1991).

Les techniques d'amaigrissement liant exercices physiques et nutrition sont non seulement des pratiques, mais aussi des industries. Elles opèrent sur un corps devenu objet en de nouveaux espaces sociaux de représentation, les centres de santé (*fitness clubs*). Afin de se perpétuer et de prospérer, elles encouragent la colonisation de nouveaux lieux et de nouvelles pratiques où le corps morcelé est offert à une marchandisation tous azimuts (Glassner, 1988; Bordo, 1990; Scott et Morgan, 1993). Partout présente, la prolifération d'images idéales que produisent la publicité et la photographie ne sont pas les moindres des incitatifs, mais c'est l'intégration des pratiques, leur « incorporation » à travers le tissu social, par l'éducation et l'établissement de nouvelles valeurs, qui est prépondérante. Le corps est proclamé véhicule de plaisir, désirable et désiré, dont les plus hautes valeurs d'échange sont la jeunesse, la

santé, la forme et la beauté (Featherstone, 1991, p. 176; Turner, 1984, 1991). Des poches de résistance existent, notamment celle créée par le féminisme, qui attaque les préjugés de « sexisme » ou d'« âgisme », mais la majorité reste tiraillée entre les promesses de l'imaginaire idéal et les exigences de la vie quotidienne qui exclut les plus pauvres (Featherstone, 1991, p. 189).

La longévité augmentée, facteur crucial dans la réflexion de Featherstone, est expliquée dans le domaine de la nutrition par un accroissement de disponibilité des aliments. L'augmentation de l'espérance de vie qui en a découlé a créé, par la suite, les maladies de l'abondance. Lesquelles, dans un retour de situation, ont encouragé les fabricants alimentaires à introduire sur le marché des aliments à teneur réduite en sucre, en gras, etc. (Scott, 1997, p. 7). Alors qu'on croyait s'alimenter pour se nourrir, l'industrie alimentaire introduit la notion de l'alimentation comme « prévention » ou « guérison » des maladies. Dans sa recherche constante de nouveaux marchés, cette industrie vient de développer une technique (science ?) qui allie aliments et médicaments : la « nutraceutique » (comme « pharmaceutique ») annonce aujourd'hui le développement d'aliments « fonctionnels ». Le terme est né des espoirs de l'industrie à cibler et créer « de nouveaux besoins chez les consommateurs en leur proposant des aliments à valeur ajoutée... » (Cyr, 1997, p. 30). Ce marché est évalué à des milliards de dollars, dans un rapport exponentiel comparativement aux habitudes alimentaires actuelles. La nutraceutique est la nouvelle « tendance » alimentaire alors que ni l'efficacité réelle des aliments « fonctionnels », ni leur innocuité n'ont été démontrées (Santé Canada, 1997).

Fishler, dans sa symbolique du gros, note qu'avec l'attribution d'une valeur morale à la minceur, la distribution de la graisse dans les pays développés a changé du tout au tout : aujourd'hui, ce sont les pauvres qui sont gros et les riches minces (Fishler, 1987). Perrot avait décrit une situation inverse pour le XIX^e siècle (Perrot, 1981). L'opulence monétaire s'exprimait alors chez les hommes par une corpulence proportionnée. L'embonpoint, comme le nom l'indique, était alors considéré comme un signe de bonne santé (tant physique que financière). Pour les femmes, comme le dira Bromberger à l'instar des enfants et de la domesticité, la consommation s'opère par délégation, car elles « mettent en valeur le statut et la prodigalité du maître dont (elles) dépendent » (Bromberger, 1979). On aura compris que les signes du contrôle sont dans ce cas tout aussi importants que les signes de la richesse. Au XX^e siècle, l'exercice physique et la diète, tous deux devenus des pratiques quotidiennes, « incorporent » la contrainte toujours plus profondément. Avec l'exemple du corset, je dirais même qu'une « transmutation » s'est opérée depuis l'extérieur vers l'intérieur. Le corset idéal, le corps idéal, s'imprime dans la chair tant chez les hommes que chez les femmes. Le vêtement

exprime le corps désiré et désirable : le corps « fonctionnel » (si je peux me permettre cet emprunt à l'industrie des transformations alimentaires). Ni pudeur ni protection, la parure, codifiée à ce point, en perd presque son attrait. Le vêtement « conforme » au modèle.

Pour les femmes et les hommes du ^{xx}^e siècle, le vêtement célèbre la forme « naturelle » [c'est-à-dire sociale] du corps, tandis qu'au ^{xix}^e siècle, il le dissimulait et le contraignait (Featherstone, 1991, p. 177). Dans cette pénétration de l'extérieur vers l'intérieur, l'exemple du corset n'est pas unique. Philippe Perrot fait remarquer que « Varices, vergetures, poils « superflus » sont des imperfections découvertes par notre modernité » (Perrot, 1981, p. 69). Ils s'offrent aux regards depuis que la jupe les a découverts. Marc-Alain Descamps note pour sa part que l'épilation des jambes ne devient une mode généralisée qu'au milieu des années 1940, suite à l'apparition des bas de nylon transparents (Descamps, 1986, p. 122-128). Certains prétendent que les tabous entourant le corps se sont déplacés quant à eux de l'intérieur vers l'extérieur : sur la surface de l'épiderme, dont la nudité aseptisée est de plus en plus offerte aux regards, vers tout ce qui émane du dedans du corps : odeurs, excréments, sécrétions heurtent notre sensibilité et font l'objet d'une élimination systématique (Michel, 1985).

LE RELIEF INTÉRIEUR DU VÊTEMENT

Avec l'« incorporation » des actions du travail des apparences, la surface sensible du corps est mouvante. Elle recule (ou avance ?) vers l'intérieur du corps. Les composantes du corps, auparavant comprises comme des entités naturelles, et les composantes de la parure et du vêtement, auparavant comprises comme des produits culturels, se fondent aujourd'hui en un continuum corps/vêtement. L'interdépendance des techniques du corps, telles que définies par Marcel Mauss dans les années 1930, se confirme aujourd'hui avec autant d'acuité et une pertinence renouvelée (Mauss, 1968 (1936)). Dans le contexte de la société contemporaine de consommation, Mariella Pandolfi indique la disparition de la barrière/frontière alors que le corps est devenu un corps « technologique ». Celui-ci, selon la définition de Lock, qui établit un lien entre chirurgie esthétique, greffes, fécondation in vitro, utérus d'emprunt, embryons congelés, etc., produit un moi sans frontière devenu un moi multiple (Pandolfi, 1996). La transformation technologique du monde est aussi celle de nous-mêmes (Richir, 1993). Le corps contemporain perfectionné et « recyclé » se joue tout en minceur et l'on peut presque y voir au travers. Cette poupée russe est faite de verre ou de miroir, elle réfléchit à chacune de ses réincarnations les images canonisées par la publicité et fabriquées par la technologie. Le terme souvent utilisé en mode : être « in » montre bien

la direction des jeux de regards et de transformations. Plus on est « in », moins on est « out », cela va de soi.

Selon Umberto Eco, c'est un rapport de contenance qui permet la comparaison entre le vêtement et la langue. Cette réflexion très intéressante lui était venue alors qu'ayant réduit son poids, il essayait d'enfiler une paire de jeans qui illustrerait sa sveltesse retrouvée. Assez serrés sur le corps de ce grand intellectuel, ces jeans ne lui faisaient pas mal, mais ils manifestaient leur présence : «...je vivais en sachant que je portais des jeans ». Cette expérience, nouvelle pour lui (une légère, mais continuelle compression de ses testicules), il la compare à celle des femmes dont les habits ont toujours été conçus afin de leur donner une contenance : des talons hauts aux maillots de bain très serrés, en passant par les soutiens-gorge à balconnets. De cette sensation continuelle de son corps, de cette autoconscience épidermique qu'il nomme *hétéroconscience*, Eco trouve qu'elle réduit l'exercice de son intériorité et qu'elle l'oblige à vivre à l'extérieur de lui-même :

Je me suis alors rendu compte que les penseurs, au cours des siècles, ont lutté pour se défaire de l'armure. Les guerriers vivaient dans l'extériorité, enveloppés dans leurs cuirasses et leurs cottes, mais les moines avaient inventé un habit qui, tout en répondant tout seul aux exigences du maintien (majestueux, fluide, bien droit, de façon à tomber en plis statuaires), laissait le corps (à l'intérieur, dessous) complètement libre et oublieux de lui-même. (...)

Quand l'intellectuel doit lui aussi s'habiller avec des armures laïques (peruques, gilets, culottes) on voit que lorsqu'il se retire pour penser, il s'exhibe astucieusement dans de somptueuses robes de chambre, ou d'amples chemise drolatiques à la Balzac. La pensée abhorre le justaucorps. (...)

Mais si c'est l'armure qui impose de vivre dans l'extériorité, alors la millénaire oppression des femmes est due aussi au fait que la société leur a imposé des armures qui les poussaient à négliger l'exercice de leur pensée. La femme a été rendue esclave par la mode non seulement parce qu'elle lui imposait d'être attirante, d'avoir un maintien éthéré, gracieux, excitant la transformation en objet sexuel; elle a été rendue esclave surtout parce que les machines vestimentaires qui lui étaient conseillées lui imposaient psychologiquement de vivre pour l'extériorité. Ce qui nous fait penser qu'une fille devait être douée intellectuellement, et héroïque pour devenir, avec de tels vêtements, Mme de Sévigné, Vittoria Colonna, Mme Curie ou Rosa Luxemburg. (Eco, 1985 (1976), p. 201-204).

Suivant les pensées éclairantes de Eco, on pourrait avancer que plus on se conforme à des pratiques vestimentaires et corporelles contraignantes, plus l'intériorité individuelle se réduit et celle-ci, dans un rapport proportionnel à la réflexion, obligeant alors à vivre pour l'extérieur.

L'exemple du corset que j'ai utilisé laisse penser que seul le corps des femmes est en jeu dans ces mécanismes de transformation. Il n'en est rien, mais les modalités ne sont pas identiques. Le culte de l'adoration dénoncé par Arthur Frank dans les sociétés modernes doit se comprendre en deux pôles suprêmes: la contingence et l'appropriation (Frank, 1991). En une action de *contingence*, le travail du corps se joue à l'intérieur de ses frontières. Ces dernières, toujours changeantes, glissent aujourd'hui vers l'hyperréalité. Par un effet de miroir, les frontières de l'hyperréalité, que Frank décrit comme le point où le corps n'existe plus qu'en images, se fondent à leur tour, par la simulation du corps, en un rêve de perfection incarnée. L'action d'*appropriation*, que Marx a dénoncée dans les conditions du capitalisme, est redoublée dans cette ère de technologies avancées. Les techniques de reproduction colonisent totalement le corps des femmes, les ordinateurs facilitent la mystification de la « propriété intellectuelle », etc. Le corps des hommes est « approprié » comme celui des femmes, mais l'appropriation n'est pas sexuellement indifférenciée. Pour Frank, cette différence dans l'appropriation est si grande et implique un nombre si considérable d'éléments qu'elle remet en question toute typologie générale du corps qui se déguiserait sous la neutralité des genres.

UN CORPS À L'IMAGE DU TEMPS

L'action sur le corps, la culture des apparences, repose aujourd'hui sur des techniques du corps intériorisées. L'exemple du corset qui s'est « incarné » en diète et en exercices de toutes sortes, puis en chirurgie sans que cela ne soit pour autant suffisant, le montre bien. Bientôt le moulage génétique réduira la définition du corps à sa plus petite unité divisible, tels les pixels d'une image. Les qualificatifs que la littérature emploie en appellent au morcellement, au recyclage, à l'aliénation, à la technobiologie et à la biomécanisation des corps. Ces références utilisent comme point d'appui un corps ancien, de tout repos, un corps nostalgique certainement. Ce temps arrêté n'est qu'apparence, car le corps a de tout temps changé. L'évolution des espèces en témoigne, en témoignent également les vêtements conservés volontairement, dans des coffres oubliés, ou conservés involontairement, par le caprice des sols, tantôt assez humides, tantôt assez secs, tantôt assez acides, et révélés par le hasard des mises au jour, tout aussi capricieux. L'imperceptibilité du changement a fausement donné, du temps et de l'espace du corps, une impression d'inertie. Dans son ouvrage sur la mémoire d'un village, Françoise Zonabend indique si justement que dans le temps d'avant, les nouveautés surviennent sur un fond de permanence. Depuis les années

1950, date charnière de la mémoire communautaire du village, le rythme du changement se précipite :

Se brisent alors ces lents ajustements, ces vastes mouvements d'adaptation, et commence véritablement des temps nouveaux. C'est sans doute ce phénomène qui donne le ton de ce présent, le marque comme un temps brisé, rompu (Zonabend, 1980, p. 298).

Ainsi, dans la culture contemporaine de la consommation où le rythme des changements a vraisemblablement atteint les limites de l'adaptation, le corps est à l'image de ce temps, *brisé* et *rompu*.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, Marc, « Corps marqué, corps masqué », dans Hainard, Jacques et Roland Kaehr (dir.), *Le corps enjeu*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1983, p. 77-83.
- Boltanski, Luc, « Les usages sociaux du corps », *Corpus*, Paris, Encyclopédia Universalis, 1995.
- Bordo, Susan, « Reading the Slender Body », dans Mary Jacobus, Evelyn Fox Keller et Sally Shuttleworth (dir.), *Body/Politics. Women and the Discourses of Science*, New-York and London, Routledge, 1990, p. 83-112.
- Bomberger, Christian, « Technologie et analyse sémantique des objets : pour une sémio-technologie », *L'Homme* (Paris), 1979, XIX, no. 1, p. 105-40.
- Chernin, Kim, *Womansize, The Tyranny of Slenderness*, London, The Women's Press, 1984 (1981).
- Cyr, Josianne, « La nutraceutique entre l'aliment et le médicament : une réflexion à faire », *Diététique en action*, vol. 11, no. 1, printemps 1997, p. 30.
- Descamps, Marc-Alain, *L'invention du corps*, Paris, PUF, 1986, p. 122-128.
- Dostie, Michel, *Les corps investis. Éléments pour une compréhension socio-politique du corps*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988, p. 78-84.
- Eco, Umberto, *La guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985 (1976), p. 201-204.
- Featherstone, Mike, « The Body in Consumer Culture », dans Featherstone, Mike, Mike Hepworth et Bryan S. Turner (dir.), *The Body, Social Process and Cultural Theory*, London, Sage Publications, 1991, p. 170-191.
- Fishler, Claude, « La symbolique du gros », dans Brugelin, Olivier, Philippe Perrot et Marie-Thérèse Basse (dir.), *Parure, pudeur, étiquette*, dans *Communications*, no. 46, Paris, Seuil, 1987, p. 255-278.
- Frank, Arthur W., « For a Sociology of the Body: An Analytical Review », dans Featherstone, Mike, Mike Hepworth et Bryan S. Turner (dir.), *The Body, Social Process and Cultural Theory*, London, Sage Publications, 1991, p. 36-102.
- Glassner, Barry, *Bodies*, New-York, Putnam's Sons, 1988.

Guthrie, Dale R., *Body Hot Spots. The Anatomy of Human Social Behavior*, New-York, Van Nostrand Reinhold, 1976.

Horn, Marilyn J., *The Second Skin. An Interdisciplinary Study of Clothing*, Boston, Houghton Mifflin, 1968.

Kunzel, David, *Fashion and Fetishism*, London, 1982.

Mauss, Marcel, « Les techniques du corps », (1936), réédité dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 362-386.

Michel, M., « De la « libération du corps » au corps glorieux », dans *Actions en recherches sociales*, Éd. Eres, mars 1985, p. 35-53.

Pandolfi, Mariella, « Au-delà du sujet et de l'objet : dire le corps », dans Claude Dionne, Silvestra Marinello et Walter Moser (dir.), *Recyclages. Économies de l'appropriation culturelle*, Montréal, Éditions Balzac, 1996, p. 95-103.

Pandolfi, Mariella, « Corps nomade, mémoire nomade », dans C. Dionne, B. Neville et J. Villeneuve, *La mémoire des déchets. Essai sur la culture et les valeurs du passé*, Québec, Éditions Nuit Blanche, n. d.

Perrot, Philippe, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie*, Paris, Éditions Complexe, 1981.

Richir, Marc, *Le corps. Essai sur l'intériorité*, Paris, Hatier, 1993, p. 30.

Santé Canada 1997, www.hwc.ca/hpb/drugs/drhtmfrrn/ffn.html

Schwartz, Hillel, « Three Body Problem and the End of the World », dans Feher, Michel, Raymond Naddaf et Nadia Taff (dir.), *Zone : Fragments for a History of the Human Body, part 2*, New-York, Urzone, 1989, p. 411 et 443.

Scott, Fraser W, « Aliments fonctionnels et nutraceutiques : vers une nouvelle politique, Étude des risques et bénéfiques », *Rapport, Institut national de la nutrition*, vol. 12, no. 3, été 1997, p. 7.

Turner, Bryan S., « Recent Developments in the Theory of the Body », dans Featherstone, Mike, Mike Hepworth et Bryan S. Turner, *The Body, Social Process and Cultural Theory*, London, Sage Publications, 1991, p. 1-35.

Turner, Bryan S., *The Body and Society. Explorations in Social Theory*, New-York, Basil Blackwell, 1984.

Turner, Terence S. « The Social Skin », dans Burroughs, Catherine B. et Jeffrey David Ehrenreich, *Reading the Social Body*, Iowa City, University of Iowa Press, 1993.

Vice, Sue, « The Well-Rounded Anorexic Text », dans Tim Armstrong (dir.), *American Bodies. Cultural Histories of the Physique*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1996, p. 196-203.

Vigarello, Georges, *Le corps redressé*, Paris, Jean-Pierre Delarge éditeur, 1978, quatrième de couverture.

Zonabend, Françoise, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, PUF, 1980, p. 298.